

LES ANCIENNES FAMILLES

ITALIENNES DE TURQUIE

Parmi les Italiens qui vivent actuellement en Turquie, nombreux sont ceux dont les ancêtres partis de Gênes, de Venise et d'autres villes d'Italie, il y a plus de cinq cents ans, s'établirent d'abord à Chio, à Tinos, Syra, Rhodes, Chypre et vinrent après élire domicile à Istanbul et Izmir.

Il m'a paru intéressant de connaître l'origine, de suivre les traces de ces familles à travers certains documents que l'on peut encore trouver dans les archives des églises catholiques et des consulats.

Pour l'histoire de l'établissement des familles italiennes au Levant, de nombreux ouvrages ont été publiés. Les plus connus sont : « Storia delle Colonie Genovesi nel Mediterraneo » de Roberto Lopez, « Il Dominio Veneziano di Levante » de Bruno Dudan, « Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Âge » de W. Heyd, « Les Colonies Vénitiennes de Constantinople » à la fin du XIVème siècle, dans les « Études Byzantines » de Charles Diehl, les « Notes sur la Colonie Génoise de Péra » de Jean Sauvaget, « Questions Historiques » de Fustel de Coulanges, la « Relazione dello Stato della Christianità di Péra e Constantinopoli » et la « Magnifica Comunità di Péra » publiés par M. C. Dalleggio-d'Alessio, « In Giro per i Mar Egeo, con Vincenzo Coronelli » d'Ermanno Armao, qui fut Consul-Général d'Italie ici, en 1935 et 1936. « Il Dominio dei Giustiniani » de Giovanni Filippucci-Giustiniani, « Les Principautés Franques du Levant » de G. Schlumberger, l'« Histoire de la Latinité de Constantinople » de M. M A. Balin et les remarquables ouvrages de M. Philip P. Argenti : « The Expedition of the Florentines to Chios (1599) », « The Occupation of Chios by the Venetians (1694) » qui sont de très précieux recueils de documents puisés aux archives de Venise et des principaux États européens. Enfin l'« Istorìa tis Chios » de Georghio Zalota, « Sur les routes d'Asie » de Gaston Deschamps.

Ces ouvrages et tant d'autres encore se trouvent aisément. Cependant pour se documenter au sujet de l'origine et des ramifications des familles italiennes établies en Turquie depuis plus de cinq cents ans, il était nécessaire de se déplacer, car la majeure partie des familles en question se trouvaient à Chio, avant de s'établir à Istanbul et à Izmir. Je décidai donc de me rendre à Chio.

Il est facile de rejoindre cette île par Le Pirée. Cependant, il existe une voie plus rapide, celle d'Izmir. De Çesmé, sur la côte de l'Anatolie à Chio, la traversée peut se faire en deux heures maxima. J'affrétai un voilier grec et au moment où je reçus la dépêche m'informant qu'il se tenait à ma disposition à Çesme, je quittai Izmir, heureux de voir de près le berceau de tant de familles connues et apparentées.

Je ne puis résister au plaisir d'évoquer les souvenirs de mon petit voyage.

Je quittai en taxi la place du Konak d'Izmir à midi.

Mehmet, l'excellent chauffeur avec lequel j'avais parcouru tous les chemins du Vilayet, me promettait une route excellente et un voyage de deux heures tout au plus.

Les villas des riches négociants turcs qui habitent la banlieue du Güzel Yali sont entourées de jardins touffus. Les uns s'étagent aux pentes de la colline, d'autres bordent le golfe et sont prolongés généralement par une petite jetée et une cabine. Ainsi les habitants heureux de Güzel Yali peuvent matin, midi et soir pêcher, prendre leurs repas et se reposer après le bain, sans quitter leur domicile.

Nous sommes bientôt hors de la ville, nous dépassons la plage d'Indjir Alti très fréquentée en été.

Nous traversons des champs plantés de vignes, de figuiers aux branches lourdes de fruits et aussi d'oliviers argentés. Le paysage s'élargit. A gauche les collines couvertes de bruyères sombres semblent s'éloigner peu à peu, la plaine devient plus vaste. A droite, le golfe apparaît calme, bleu, dans une atmosphère si lumineuse qu'elle semble irréelle. On respire un air léger, plein de parfums, on voudrait pouvoir abandonner le sol, s'envoler à travers l'azur. Il arrivera certainement un jour où les autos auront des ailes pour foncer vers les fraîches nuées.

A travers les champs de vignes, nous arrivons au village de Ourla. Puis vient Latzata.

Une forteresse génoise, en ruines, domine la colline. La route serpente en montée, suit de près une corniche semblable à celle de Marseille, plus belle même, car les pentes vertes et touffues dévalent vers le golfe sans être obstruées par des rochers et on revient, petit à petit, vers la plaine au bout de laquelle apparaît Illidja.

Encore un bout de route et nous voici à Çesmé.

Une lourde forteresse ancienne, une petite rade et mon voilier qui attend.

Comme tout voilier grec qui se respecte, il est peint en bleu. Il s'appelle « Aghios Spiridon » et son capitaine, qui se présente en soulevant sa casquette, se nomme... vous l'avez deviné... Capitan Nikola.

Mehmet ne veut pas me laisser partir avant de déjeuner. Il se hâte de demander au cafédji-lokantadji : des rougets, un plat de fèves et d'artichauts, une côtelette, des fruits.

Pendant que l'on prépare le repas, nous allons à la Douane, au contrôle des passeports, au contrôle des devises.

En dix minutes, avec la plus grande courtoisie, toutes les formalités sont achevées. Capitan Nikola hisse la voile, tandis que le lokantadji, dresse la table.

Décidément je n'étais pas bien inspiré pour m'embarquer après déjeuner, à l'heure où se lève le vent du Nord.

Fier comme Artaban, au moment où l'équipage lâchait les amarres, je me promenai heureux, sur le pont de l'«Aghios Spiridon», respirant à pleine poitrine l'air frais marin. Le chauffeur Mehmet, sur le rivage, agitait son mouchoir, le douanier et le « cafédji » saluaient aussi.

Mais quelques minutes après, je sens que peu à peu, la mer « me prend » suivant l'expression de Capitan Nikola.

Le caïque est devenu un véritable jouet des flots, qui le soulèvent en subites ascensions et en descentes précipitées. A perte de vue, la mer éblouissante n'est plus que millions de vagues et embruns. Bien qu'il y ait deux couchettes dans la cabine, je préfère m'étendre sur le pont.

L'hiver dernier l'« Aghios Spiridon » est venu deux fois à Istanbul pour charger du poisson en vrac. L'odeur, malgré tous les lavages, persiste encore. Aussi, pour me soulager, le second m'apporte un beau citron.

Balancé par le frêle esquif, sur la mer déchaînée que parcourut et chanta Homère, je m'endormis heureusement. Lorsque je me sens revenir à moi, je vois : des bateaux, des maisons, du monde. Nous venons d'accoster aux quais de la douane de Chio.

*

Je prends congé du Capitaine Nikola et de son équipage. Le contrôle douanier ne dure que quelques minutes. Le principal hôtel n'est pas loin. Il s'appelle « Néon Xenodochion Pélinaion ». Il est tout pimpant, tout propre. Ma chambre a un balcon qui domine la rade.

D'ici la mer apparaît calme et lisse. Quelques navires attendent, poupes à quai. Des voiliers d'où l'on décharge des sacs de ciment se balancent doucement. Sur la terrasse de l'hôtel, on fait avancer des chaises et des tables pour l'heure de la promenade.

Cependant je suis presque seul, car le soleil ne s'est pas encore couché et on travaille encore dans les bureaux et les boutiques.

Peu à peu des promeneurs apparaissent : jeunes filles qui passent en groupes, couples aux allures provinciales, capitaines en retraite, négociants qui s'installent au café pour prendre le mastic. La nuit est venue, elle porte avec elle une brise odorante. Des lumières vacillent. On sert en plein air et dans la salle du restaurant le repas du soir.

M. Cardassilari, qui est un des plus riches commerçants de Chio, exportateur de mastic, d'oranges, de mandarines, agent maritime, agent d'assurances, représentant de la « Shell », importateur de bois, de ciment et de matériaux de construction, veut bien m'inviter à sa table.

Il a beaucoup voyagé et connaît à fond l'histoire de son pays. Sa conversation est intéressante. Je la préfère incontestablement aux tangos et aux rumbas du phonographe.

On dîne tard à Chio et c'est presque à la fin de notre repas que le restaurant s'est rempli. Deux garçons d'une sveltesse admirable arrivent à servir trente personnes environ.

Mais soudain, je ne puis réprimer un éclat de rire. Un des garçons crie en se penchant à la fenêtre de la cuisine : «Ta miala tou yatrou na ghinoun tighanita » ce qui, traduit en français, veut dire : « Faites frire la cervelle du docteur ». Peu après : « Ta podharakia tou Kyriou Omirou » : « Les petits pieds de M. Homère » et autres facéties de ce genre.

J'apprends que le propriétaire de l'« Hôtel Pélinaion » est originaire d'un village moyennageux, perché sur une montagne du centre de l'île, qui s'appelle Pyrgi. La plupart des habitants de Pyrgi s'en vont en Amérique travailler pendant quelques années puis, fortune faite, rentrent chez eux, endossent le pittoresque costume de leur bourgade et deviennent fermiers ou agriculteurs. Le propriétaire de l'hôtel tenait à New-York une boutique de fruitier. Il a gagné pas mal de dollars et fait construire un immeuble du dernier confort. D'autre part, chose commune en Grèce, le personnel de l'hôtel parle plusieurs langues.

La femme de chambre a autrefois servi à Istanbul, le garçon d'étage en Égypte. Celui du restaurant a été steward sur un transatlantique. Le concierge est un ancien élève du Robert College.

Dans Relation d'un voyage au Levant, fait par ordre du Roy en l'an 1717 par le sieur Pitton de Tournefort, Conseiller du Roy, académicien, docteur en médecine, professeur en botanique, il est dit au volume II, lettre IX adressée à Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'État et des commandants de Sa Majesté Louis XV :

— « L'histoire de Scio est d'une trop grande étendue pour la pouvoir renfermer dans une lettre ; j'aurai donc l'honneur de vous entretenir dans celle-ci, seulement de ce qui s'y est passé de nos jours et de vous envoyer une simple description de cette Isle ».

Si l'histoire de Chio était déjà trop étendue en 1717, nombreuses sont encore les pages qui s'ajoutèrent depuis cette date jusqu'à nos jours.

La ville de Chio fut fondée — dit-on — par Cenopion, fils de Dyonisios, qui, ayant appris de son père l'art vinicole, vint à Chio créer une dynastie.

Je me garderai bien de dire que ce fut une dynastie d'ivrognes, mais vous savez que Dyonisios est le nom grec du dieu Bacchus qui n'entretenait précisément pas une très grande sympathie pour le teatofler et autres adhérents de ligues de tempérance. D'autre part, l'Encyclopédie hellénique signale qu'Orion ayant débarqué à Chio et ayant trop apprécié ses bons vins, s'enivra et ravit la fille du Roi, la belle Mérope, d'où une série de guerres, de catastrophes et de tragédies plus ou moins bien écrites.

Mais Chio qui a été grecque, romaine, qui fut occupée par les Arabes, les armées byzantines, les Vénitiens, les Florentins, les Pisans, reprise par Byzance, gouvernée par des Génois de 1346 jusqu'en 1566, conquise par les Turcs, occupée à nouveau par les Vénitiens, reconquise par les Turcs, devenue grecque après 1913, n'a jamais — paraît-il — perdu sa gaîté.

Les écrivains qui la visitèrent signalent tous la bonne humeur des Chiotes, leur jovialité, l'amabilité de leur caractère et Périlla qui a publié en 1928 un splendide album d'aquarelles sur Chio, intitula son ouvrage : « Chio, l'Île Heureuse ».

Heureuse parce que riche, car la nature y est féconde et l'esprit de ses habitants industriels.

Malgré les guerres, malgré les terribles tremblements de terre (celui du 22 mars 1881 détruisit presque toutes les maisons des Masticochores, fit 3500 morts et 1300 blessés), Chio a toujours reconquis sa prospérité.

Elle a donné au monde des navigateurs hardis, des négociants laborieux et actifs, des banquiers, des armateurs, des médecins et des savants, dont les noms et les fortunes furent et sont réputés aussi bien à Istanbul qu'à Londres, à Paris, en Russie et en Amérique.

Olivier, voyageur français qui parcourut, en 1792, tout le Levant, écrit :

— « Aucune autre ville d'Orient ne contient tant d'hommes exempts de préjugés, pleins de logique et d'esprit pratique, doués d'un cerveau mieux ordonné ».

Fustel de Coulanges, dans son fameux Mémoire, note « qu'on reconnaît un Chiote entre des Grecs à la physionomie. Il n'a pas, dit-il, cet oeil fier, ce front hautain, cet air de bravade que les Grecs portent dans l'abjection et la lâcheté même. La puérole vanité, les beaux habits dorés, lui sont inconnus. Il n'a pas cette figure mobile, sur laquelle toutes les passions éclatent : la sienne est calme, froide, impassible ; elle ne trahit ni sentiment, ni passion ; elle n'exprime que le calcul ».

Et plus loin :

— « Qui veut connaître les Chiotes les trouve partout. Où il y a des négociants, on est sûr de les rencontrer et parmi les plus riches. Chio n'est pas à Chio, elle est partout où est le grand commerce ; elle est à Marseille, à Trieste, à Londres, à Odessa, à Syra, à Alexandrie. Chaque famille se partage ces grands entrepôts de commerce comme on fait un héritage ; un frère prend pour lui Odessa, un autre Alexandrie, un troisième Marseille, jamais deux parents dans la même ville. Une famille forme ainsi une coalition de marchands ; les divers membres sont associés, les spéculations sont communes ainsi que les bénéfices : toutes les affaires se font avec la famille, jamais avec l'étranger ».

Mais il serait injuste et fort peu galant de négliger le charme, les vertus et les qualités des femmes de Chio.

Tous les écrivains-voyageurs en ont parlé, à commencer par l'Abbé di Burgo qui visita l'île en 1883 et qui note qu'à Chio : « Le donne comandano a loro mariti ».

Cet ascendant d'une part et cette faiblesse de l'autre doivent être attribués sans doute à leur remarquable

beauté, car non seulement un autre voyageur hollandais, M. Corneille Le Bruyn qui est passé par Chio en 1678 note que :

— « Les femmes y sont fort belles, blanches et la plupart avec des cheveux blonds. Elles sont enjouées et si pleines d'agréments que je n'en ai trouvé nulle part de si agréables. Elles ont belle taille » ; mais le Sieur Pitton de Tournefort, (1717) déclare aussi : « Les femmes ici ont plus de politesse que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paraisse fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les distingue des grecques des autres îles et le Dr Chandler (1806) reconnaît que : « Les grâces et les charmes des jeunes filles grecques sont, sans contredit, le plus bel ornement de Scio. Franches et ingénues, ajoute-t-il, elles ne craignaient pas de nous aborder avec cette familiarité qu'inspire l'innocence et de nous faire *le* plus gracieux accueil, quand nous passions près d'elles ».

Quant à Monsieur Gaston Deschamps que la beauté des smyrniotes a laissé indifférent, il est tout simplement tombé amoureux de la belle Marou Ianniri, du village de Pyrgi.

— « Je ne l'oublierai pas »— s'écrie-t-il. « Elle était la plus grande et la plus belle de toutes. Son écharpe de soie écarlate était incendiée de rayages d'or. Une chevelure flottante, très noire, encadrait son visage brun, cuivré d'une coloration chaude, ses grands yeux noirs, étincelants et épanouis. Tantôt rieuse et tantôt grave, elle avait une fierté superbe de statue et un charme effarouché de tzigane ».

Enfin, l'Itinéraire de l'Orient de MM. Joanne et Isambert, qui était le meilleur guide de voyage en 1861, croit devoir mentionner que « Les femmes de Chio sont renommées pour leur beauté et leur grâce enjouée, les hommes pour leur esprit hardi, aventureux et mobile » et il ajoute : — « Je ne sais trop pourquoi les hommes de Chio passent pour être calculateurs et prudents » — Un proverbe de l'archipel dit : «Un Chiote sage est aussi rare qu'un chevalier vert. »

*

Nombreux sont les archéologues qui ont été à Chio chercher la Grèce antique

Ils ne l'ont pas trouvée.

Elle semble absente. Point de colonnes éparses, pas de fragments d'architecture, aucune trace de temples anciens, alors qu'à une faible distance, de l'autre côté de la mer bleue, Éphèse, la cité d'Artémis respandit encore dans toute la beauté blanche de ses ruines de marbre, de ses gymnases, de son théâtre, de son Agora, de sa bibliothèque presque intacte.

M. Fustel de Coulanges fait entendre que les Chiotes qui aimaient mieux le commerce que les marbres anciens, ont vendu tous les vestiges du passé qu'ils ont trouvés chez eux.

On ne lit plus guère le Mémoire sur l'île de Chio publié à Paris à l'imprimerie impériale en 1857 par M. Numa-Denis Fustel de Coulanges qui, à vingt-trois ans, à l'époque où il était membre de l'École Française d'Athènes, vécut à Chio de 1853 à 1855.

C'est cependant un ouvrage remarquable où la géographie physique, l'histoire de l'antiquité et du Moyen-Âge, la littérature, les arts, la religion des Chiotes, sont très minutieusement étudiés. Tous ceux qui de près ou de loin, s'intéressent à l'histoire ancienne de l'île du Mastic, devraient lire cette oeuvre magistrale.

*

Vers 1089, des pirates venus d'Asie occupent Chio, mais sont bientôt chassés par l'amiral byzantin Constantin Dellassinos.

A la suite de cet épisode, des forteresses sont érigées sur les côtes de l'île, les ports sont pourvus de moyens de défense.

Les empereurs de Byzance, commencent alors à envoyer à Chio des exilés de nationalité étrangère.

Cependant, en 1125, le Doge de Venise, Dominique Michel (1118-1130) fait occuper Chio par ses marins. Ils réduisent en esclaves un bon nombre des habitants et enlèvent la dépouille mortelle du patron de Chio, Saint Isidore, pour le porter à Venise.

Or, comme la flotte impériale de Byzance était incapable de protéger Chio contre de telles incursions, aussitôt que les Francs occupent Constantinople (1204) ce sont des Vénitiens, des Génois et des Pisans qui exploitent l'île jusqu'au moment où Michel IX Paléologue (1261), pour récompenser les Génois de l'assistance qu'ils lui avaient prêtée en vue de reconquérir sa capitale, leur cède l'île.

Au début du XIV^{ème} siècle, Chio est attaquée par les Turcs. A cette époque, l'Empereur Andronic II Paléologue, qui estimait les Génois au point de leur permettre de se fortifier et de construire en 1304. un mur

d'enceinte autour de la cité de Galata qu'il leur a concédée, confirme la possession de Chio à Benedict Zaccharia, amiral génois de Focea-Vecchia¹, bâtie sur la côte de l'Asie Mineure, à condition de faire flotter le pavillon impérial sur la forteresse principale, de payer une petite contribution annuelle et de fournir des hommes et de l'argent à sa flotte.

Sous le pouvoir de Zaccharia, l'île échappa peu à peu à la souveraineté byzantine. L'Empereur la reprend en 1329. Le dernier des Zaccharia, Martin, est fait prisonnier. Retenu neuf ans durant à Byzance, il n'est relâché que sur la demande instante du Pape. Dix-sept ans plus tard, sous Jean VI Cantacuzène, en 1346, la République de Gênes songe à occuper Chio avant que celle-ci ne tombe entre les mains des Vénitiens qui possèdent déjà Tinos et d'autres îles de l'archipel.

A cette époque, nombreuses étaient d'ailleurs les colonies italiennes au Levant. Sans parler de celles établies à Galata, face à la capitale de l'Empire byzantin et dont une partie des murailles d'enceinte ainsi que la belle tour parent encore aujourd'hui le quartier de Yüksek Kaldirim, les Gattiluzi, seigneurs génois, possédaient l'île de Lesbos (Mytilène), les Zaccharia étaient établis à Phocée, les Chevaliers de Jérusalem occupaient Rhodes, les Lusignan régnaient à Chypre.

En 1346, la République de Gênes avait demandé à ses plus riches concitoyens d'armer une flotte afin de pouvoir résister à un assaut éventuel des aristocrates génois émigrés en France.

L'attaque n'eut pas lieu.

Pour utiliser néanmoins cette flotte de dix galères, l'amiral Simone Vignosi reçut des mains du Doge la bannière blanche à croix rouge de Saint Georges, avec la mission de conquérir l'île de Chio qui faisait partie de l'Empire Byzantin.

La flotte génoise réussit au cours de sa traversée à éviter la dangereuse rencontre des vaisseaux de la République rivale de Venise et, se présentant au mois de juin devant l'île, commençait l'attaque.

Retranchés derrière les solides murailles de la grande forteresse, construite autrefois par les Zaccharia, les Chiotes résistèrent.

Ils résistèrent vaillamment, espérant voir bientôt les navires de l'Empereur, venir chasser les galères génoises.

Mais l'Empire — en ce moment — était divisé par la guerre civile.

Jean V Paléologue n'avait que quatorze ans et la Régence d'ordre formel du défunt Basileus, Andronic III, était exercée par sa mère l'Impératrice Anna.

La Basilea Anna, s'appelait, avant de monter sur le trône de Byzance, Giovanna di Savoia ; elle était fille d'Amedeo V, Conte di Savoia et de Marie de Brabant. Lorsqu'elle était venue à Constantinople pour épouser l'Empereur, en 1326, elle était accompagnée d'une suite nombreuse et brillante de femmes, de chevaliers et d'écuyers.

— « Ce que nous savons d'elle — écrit M. Charles Diehl, vient presque entièrement de gens qui furent ses adversaires politiques, d'hommes qui détestèrent également en elle la femme qui fit obstacle à leurs idées ou à leurs ambitions et l'étrangère demeurée sur le trône de Byzance, passionnément latine ».

Ajoutons que l'Impératrice, devenue orthodoxe, entretenait quand même une correspondance avec le Saint-Siège et aspirait à jouer un rôle dans l'union des Églises.

Or, précisément au moment où l'Amiral Simone Vignosi investit Chio, Jean Cantacuzène, autrefois grand domestique et ami intime du Basileus défunt, venait de se faire proclamer Empereur à Didymotique, en Thrace, et marchait sur Constantinople.

Anna fit précipitamment couronner le jeune Basileus Jean et la guerre civile commença, cruelle, ruineuse, désastreuse pour l'Empire.

Tandis que la Régente et son favori, l'italien Facciolati, entretenaient de bonnes relations avec les banquiers génois de Galata, qui leur fournissaient des fonds pour continuer la lutte et de ce fait ne songeaient pas à secourir les Chiotes, l'usurpateur Cantacuzène faisait équiper des navires armés et leur donnait ordre de détruire la flotte de Vignosi. Les navires byzantins traversèrent la Marmara, passèrent en Égée, mais se contentèrent de saisir quelques bâtiments de commerce de Gênes et de revenir au Bosphore.

Alors, de l'autre côté de la Corne-d'Or, les puissants négociants génois cessèrent de ravitailler la capitale. Ils

¹ Vieille Phocée

exigèrent la restitution des bâtiments saisis, menacèrent Jean Cantacuzène qui relâcha les navires.

Le 12 septembre 1346, la citadelle de Chio se rendait.

Entré solennellement dans la cathédrale de Saint Nicolas, l'Amiral Vignosi ressortit avec un traité de paix en mains. Acclamé par ses troupes et les Latins qui résidaient à Chio depuis l'époque de Zaccharia, il se hâta de repartir et dans le but de consolider sa conquête, fit occuper sur la côte asiatique Focea Nuova et Vecchia.

On le retrouve à Chio, comme Podestà, en 1350, puis on perd ses traces.

A Byzance, la colère fut grande. Mais... on oublia vite. La Basilea Anna était vaincue. De son côté, l'Empereur Jean Cantacuzène entra au couvent et le Basileus Jean VI, qui avait épousé Hélène, fille de l'usurpateur, ne songeait pas à reprendre Chio.

Les trente-deux galères de l'amiral Vignosi avaient été armées aux frais de trente-deux riches négociants de Gênes qui, aussitôt après l'occupation de Chio, réclamèrent à la République, en bons commerçants, le remboursement de leurs avances évaluées à 300 mille monnaies d'or.

Comme le gouvernement de Gênes n'était pas en mesure de restituer aux intéressés les frais effectués pour l'armement de ses navires de guerre, il leur proposa un arrangement qui consistait à leur abandonner l'administration et l'exploitation de l'île pour une durée de vingt ans. C'est alors que les familles des négociants-prêteurs qui habitaient presque tous à cette époque à Gênes l'immeuble ou le « han » des Giustiniani décidèrent d'aller s'établir à Chio et de former une société appelée la Mahone pour administrer et exploiter la nouvelle possession.

Voici comment Gaston Deschamps, de l'École française d'Athènes décrit dans son bel ouvrage « Sur les Routes d'Asie » (Librairie Armand Colin, Paris) cette occupation :

— « A mesure que je lisais, toute l'histoire locale (de Chio), si profondément mêlée aux grands événements de l'Orient et de l'Occident, se levait du fond du passé, en images nettes et colorées. J'apercevais la décrépitude de Byzance à la fin du XI^{ème} siècle, sous des empereurs indolents et frivoles, la race affaiblie et épuisée, ayant perdu jusqu'à ses qualités les plus vivaces : l'esprit d'entreprise et le don de trafiquer, les Italiens s'emparant peu à peu de tout le négoce ; les îles sans défense, abandonnées, proie facile pour les aventuriers audacieux. Je songeais à l'arrivée des Génois en 1346, et à ce débarquement qui fut une conquête par actions, une entreprise commanditée par un syndicat de capitalistes, à peu près comme celles que nous tentons aujourd'hui vers le lac Tchad et l'Adalaoua. Les galères de Simon Vignosi avaient été frêtées grâce aux avances de trente-deux particuliers qui, après le succès de la campagne, exigèrent leur remboursement. La République leur montra ses coffres vides et leur demanda un délai de 20 années. Ce sursis écoulé, le doge ne se trouva pas plus riche, et dut pour payer ses dettes abandonner l'île à ses créanciers. Ainsi l'île de Chio devint non pas une colonie de Gênes, mais une sorte de capital, un terrain d'exploitation, une propriété de rapport. Peu à peu, les Giustiniani parvinrent à posséder la créance entière, et à constituer à eux seuls la compagnie privilégiée, la Mahone, investie du droit exclusif de fixer et de percevoir l'impôt. La suzeraineté nominale de la République ne se marquait que par l'envoi périodique d'un podestat. Ce magistrat ne tarda pas à être choisi dans le sein même de la Mahone, et une famille de marchands enrichis devint ainsi par le fait, sinon par le titre, une dynastie de princes souverains.

« Le caractère essentiellement mercantile de cette domination n'était pas fait pour rendre populaire la famille des Giustiniani. Leur origine étrangère suffisait déjà à rendre leur présence odieuse ! Des sujets qui, à la rigueur, consentent à payer l'impôt quand ils le voient contribuer sous leurs yeux à l'intérêt général, se soumettent avec répugnance à une taxe qui est le revenu pur et simple d'un seigneur et maître. Dans ce cas, la sujétion est trop voisine du vasselage politique, ressemble trop à une série de prestations arbitraires. Enfin, les Giustiniani étaient catholiques vassaux du Pape, prêts en toute occasion, à soutenir les intérêts de l'Église latine, nouvelle raison pour mériter la haine persévérante et active de leurs administrés.

« On peut définir en quelques mots l'histoire de Chio pendant toute la durée du moyen-âge : c'est une lutte entre le culte latin et le culte grec. Les premières rencontres des Latins et des Grecs ne furent point cordiales. Lorsque l'empereur Alexis eut appelé à son secours les chevaliers d'Occident, il fut effrayé de ce qu'il avait fait. « Dès la première entrevue, dit Fustel de Coulanges, les deux races se jugèrent : chacune détestait les défauts et encore plus les qualités de l'autre. La haine fut égale entre elles, seulement elle fut mêlée pour l'un de mépris, et pour l'autre de crainte. C'est à partir de ce jour que s'est établie, chez les Latins, cette opinion que le Grec n'est que mensonge et fourberie ; de ce jour aussi, le Grec a regardé le Latin comme son brutal ennemi. La religion, qui devait apaiser les haines, les a envenimées ».

En 1373, la **Maona Vecchia** se transforma en **Maona Nuova**, nouvelle société composée principalement de fermiers. Ses membres prennent tous le nom de Giustiniani, ne se contentent plus d'envoyer de Gênes des émigrants, mais décident de s'établir à Chio comme colons et d'y fixer là-bas leur résidence permanente.

M. Roberto Lopez, dans son « Histoire des Colonies génoises en Méditerranée », signale que les membres de la nouvelle société implantèrent des racines plus solides dans l'île. Ils commencèrent à se comporter comme des princes indépendants. Un Podestat était nommé par Gênes, mais l'île était gouvernée par douze administrateurs choisis tous parmi les membres de l'**Albergo dei Giustiniani** qui formait la **Maona Nuova**.

— « Cette famille des Giustiniani, écrit M. Fustel de Coulanges, fut remarquable de sagesse et de prudence. Elle sut merveilleusement apprécier toutes les difficultés qui l'entouraient, compter ses ennemis grecs, turcs, vénitiens et mesurer tout ce que sa position exigeait d'adresse et de modestie. Elle ne s'enorgueillit ni de sa richesse ni de son habileté même. Elle borna son ambition, n'affecta jamais la grandeur et rejeta loin d'elle les apparences de l'indépendance ».

Les maîtres de Chio achetaient leur sécurité en payant des tributs ou en envoyant des ambassadeurs présenter des félicitations tantôt aux Empereurs, tantôt aux Sultans.

Ils étaient soumis à Gênes et obéissants aux Papes, recevant avec déférence les Évêques qu'ils leur envoyaient. Ils surent gagner l'amitié des Empereurs d'Allemagne.

Seule l'amitié des Grecs de Chio leur a fait défaut.

Semblables aux autres Grecs de l'Empire qui préféraient le turban du Turc au chapeau d'un cardinal, les Chiotes grecs leur étaient franchement hostiles.

— « Ces étrangers, pensaient-ils, parlent une autre langue, ont une autre histoire, professent une religion différente, s'habillent à leur manière, se comportent en maîtres du pays et s'enrichissent à nos dépens ».

La ville, cependant, se transformait, devenait en plein Orient une ville européenne, aux rues bien alignées. Des maisons, de trois ou quatre étages, d'une architecture sévère et grandiose, s'élevaient semblables aux hôtels de Gênes. On bâtissait des forteresses, de hautes murailles pour se défendre contre la piraterie. On élevait des aqueducs, des quais, on construisait un port.

Le port de Chio devint un des plus fréquentés de l'Orient. C'est à la sagesse intéressée des Giustiniani que l'île doit le développement de son commerce. Au lieu de s'arroger un monopole, funeste même à ceux qui l'exercent, ils ouvrirent l'île aux négociants de toutes les nations : leur haine contre Venise n'en écarta même pas les Vénitiens. Un grand nombre de riches familles d'Italie s'y donnèrent rendez-vous. « *Sempre più accresciuta l'isola di molte famiglie venute dal Genovesato come di Domestici Tobbia, Benentendi, Maineri, Reggio, Grimaldi, Fornetti, Fornari, etc.* » (Manuscrit Giustiniani I. 8).

Et c'est ainsi que dans la liste des habitants de Chio que je vais donner ci-après, nous voyons figurer des noms de familles italiennes venues non seulement de Venise, de Florence, de Milan mais aussi de villes de Sicile et de la côte dalmate.

On développait l'industrie de la soie, des taffetas, du velours, la construction des navires, l'art de la navigation. Tout cela importait peu aux Grecs.

La différence de religion, en premier lieu, l'idée bien enracinée qu'ils étaient, eux, les héritiers des Grecs anciens et que les **Franghi** n'étaient que des envahisseurs, entretenaient en leur cœur une haine implacable.

Il y eut une révolte, pour un motif religieux. Elle fut très cruellement étouffée et la haine se manifestait en toutes occasions, de plus en plus vive.

Ce qui n'empêcha pas le valeureux condottiere Giovanni Giustiniani, surnommé Longo, d'accourir l'un des premiers avec deux vaisseaux et cinq cents soldats cuirassés de cottes de maille, recrutés à Gênes, à Rhodes et à Chio, offrir ses services à l'Empereur, pour la défense de la ville-reine : Byzance.

— « Il vint à Constantinople, écrit Barbaro, l'historien du siège de Byzance, parce qu'il comprenait le besoin urgent qu'avait de lui la cité : Constantinople, comme bienfaiteur de la chrétienté et pour l'honneur du monde entier... ».

L'Empereur le proclama commandant en chef ou « Protostraton » de ses gens de terre, afin qu'établi avec eux sur la grande muraille du côté de terre, il combattit l'armée de Mahomet le Turc, qu'on attendait incessamment.

Giovanni Giustiniani reçut une horrible blessure, fut transporté, au moment où les Turcs pénétraient dans la ville, sur son vaisseau et mourut à Chio.

Mais Giustiniani et ses soldats n'étaient pas seuls à combattre à côté des Grecs, il y avait encore de valeureux Vénitiens et des Génois en grand nombre.

Angelo-Giovanni Zaccharia, Podestat des Génois de Galata, écrivant à Gênes le 23 juin 1453, moins d'un

mois après la prise de Constantinople, dit :

— « J'avais envoyé à la défense de la ville de Constantinople tous les mercenaires de Chio, tous ceux qu'on nous avait envoyés de Gênes, ainsi que la majeure partie des bourgeois et citoyens d'ici jusqu'à mon neveu « Imperialis » et tous ses serviteurs. Car je repassais constamment dans mon esprit ce dicton : « Constantinople perdue, Péra l'est aussi ». (Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453, par Gustave Schlumberger).

Le 29 mai 1453, l'Empire de Byzance avait cessé d'exister.

Un grand nombre d'Italiens, tant Génois que Vénitiens qui avaient combattu les Turcs périrent ou furent réduits à l'esclavage. Mais parmi ceux qui réussirent à gagner le port et à s'embarquer, qu'ils fussent soldats ou bien habitants de Galata et de Péra, quelques-uns préférèrent s'établir à Chio, au lieu de rentrer en Italie.

Les Turcs désiraient garder les Génois à Galata, les assurant que les traités jadis conclus avec Byzance seraient confirmés par le Sultan.

Il n'est guère juste de prétendre que la première capitulation fut celle conclue entre le roi de France François 1^{er} et le Sultan Soliman 1^{er}, en février 1535.

Le Traité de 1535 a généralisé des règles qui étaient déjà et depuis longtemps suivies dans les pays musulmans, règles qui ne faisaient que confirmer des privilèges beaucoup plus anciens encore, concédés par les Empereurs de Byzance aux Génois et aux Vénitiens.

Le Traité de Ninio (près d'Izmir) du 13 mars 1261, par lequel l'Empereur Michel Paléologue accordait aux Génois la liberté du commerce dans l'Empire byzantin avait été suivi d'autres, concédant des privilèges d'établissement et de commerce aux sujets des Républiques de Venise et de Gênes.

A la prise de Byzance, les Génois demeurés à Galata-Péra, estimèrent de bonne politique de faire acte de soumission et d'envoyer des Ambassadeurs au Sultan à l'effet d'obtenir le renouvellement des privilèges dont la colonie génoise jouissait déjà de la part des empereurs byzantins.

— « D'autre part, écrit W. Heyd (Histoire du Commerce du Levant au Moyen-âge, Tome II, page 309) un des généraux turcs, Zaganos Pacha, était venu dès le premier jour de Constantinople à Péra pour y proclamer la souveraineté de Mahomet ; comme le podestat, il exhorta les habitants à rester : « les Génois, leur disait-il, étaient les amis et les alliés des Turcs, ils n'avaient rien à craindre ». Malgré tout, les esprits étaient si frappés, qu'une foule d'habitants se réfugièrent sur les vaisseaux avec femmes et enfants et profitèrent des ombres de la nuit pour mettre à la voile. Le Sultan s'en montra très irrité ; il déclara aux ambassadeurs qu'il entendait que la ville se soumit à discrétion, ne leur cachant pas qu'il était parfaitement au courant des agissements des Pérotes pendant le siège. Les ambassadeurs ne purent qu'à grand'peine lui arracher la promesse d'épargner la vie et la fortune de leurs concitoyens. Dans ces conditions, les habitants de Péra n'avaient plus qu'à attendre ce qu'il plairait au Sultan de décider à leur égard ».

Par son ordre, Zaganos Pacha rédigea un document destiné à faire connaître ses volontés. Cet acte de concession écrit en grec, l'an 857 de l'hégire, était conçu sous forme de firman ou promesse jurée. Il disait :

— « Moi, qui suis le Grand et Puissant Empereur, Sultan, Mehmet Han, Prince et Roi, Fils du Sultan Mourat Han, je jure par le Grand Nourricier, Créateur du Ciel et de la Terre, et par l'Esprit illuminé du Saint et Grand Prophète, envoyé de Dieu (que la grâce et la miséricorde soient toujours en lui) et par les sept volumes de la Foi et par les 124 mille prophètes et par l'âme de mes Ancêtres et par l'épée que je porte :

— « S'étant aujourd'hui présentés les Ambassadeurs Ballatan Pallavicino et Marchio de Franco avec leur interprète Patritio, de la part du Peuple et de la noblesse de Péra et en signe d'amitié m'ayant offert les clefs de leur terre et s'étant soumis à moi comme sujets ; ainsi moi, dans ces conditions, j'accepte qu'ils puissent vivre et se gouverner comme ils l'ont fait au passé, sans que moi j'aie avec mon armée occuper et ruiner leur terre. Et j'ordonne que leurs biens, immeubles et meubles, magasins, vignes, moulins, possessions, vaisseaux, barques, marchandises, épouses, fils et filles, esclaves de deux sexes, demeurent entre leurs mains sans que moi je les empêche. De plus, qu'ils puissent aller, envoyer, trafiquer aussi bien par mer que par terre, comme fait le reste de mon peuple, sans que personne ne puisse les empêcher et qu'ils soient exempts de toute charge, sauf à me payer le tribut usuel d'année en année, comme le reste de mes sujets et moi je les tiendrai et je les défendrai comme le reste de mon peuple, etc., etc. ».

Les Génois pouvaient aussi conserver leurs églises, y officier, à condition toutefois de ne pas user de leurs cloches. Le Sultan, tout en interdisant la construction de nouvelles églises, s'engageait à ne pas transformer en mosquées celles qui existaient.

— « Cinq jours après la prise de Constantinople, écrit encore W. Heyd (Page 312), le Sultan visita Péra en

personne. Il y avait fait procéder à un recensement de la population et, à cette occasion, on y avait découvert un grand nombre de maisons fermées et abandonnées par leurs propriétaires. Il donna ordre d'inventorier les biens des absents et fixa un délai de trois mois pendant lequel ils pourraient rentrer et reprendre possession de leur avoir ; passé ce délai, le tout serait confisqué à son profit. Un courrier du Sultan partit pour Chio où se trouvaient un grand nombre de Pérotes émigrés avec une lettre de Lomellino (le podestat de Gênes) qui les adjurait de revenir. Le podestat fit également savoir à Venise que les marchands de cette ville pourraient encore, avant l'expiration du terme fixé, faire retirer les marchandises qu'ils avaient en dépôt à Péra ».

Les Pérotes durent livrer leurs armes et leurs munitions. Leurs murailles ne restèrent intactes que du côté de la mer. Mehmet II fit abattre le sommet de la Tour de Galata, moins pour diminuer sa valeur défensive que pour faire acte de souverain.

Bientôt, la tranquillité s'établit, beaucoup de familles de Galata-Péra reviennent de Chio, de Gênes et d'autres lieux à Constantinople.

Et ainsi s'établit un nouveau courant d'échanges commerciaux et de relations suivies entre Italiens de Chio et de Gênes et Italiens de Constantinople.

Cependant, Chio, toujours administrée par les Giustiniani, malgré qu'elle envoie un tribut aux Sultans et de grandes quantités de mastic pour les dames du « harem » est « une bûche dans l'œil du Turc ». Les Ottomans, après s'être assurés la domination de presque toutes les îles de l'Egée en combattant Venise (1463, 1479, 1492, 1502, 1537, 1540), et les Chevaliers de Rhodes (1521-1522) vont aussi conquérir Chio.

Soliman le Magnifique, désireux de mettre un terme aux avertissements que les Giustiniani de Chio donnaient aux puissances européennes sur les mouvements de sa flotte de guerre, ordonne à son gendre, l'amiral Piali Pacha (un renégat croate) d'occuper l'île de Chio.

Le 17 Avril 1566, — cent-treize ans après la conquête de Byzance — une flotte composée de 300 galères, outre un nombre infini d'esquifs, caravelles et fustes légères « selon le récit d'un contemporain », apparaît devant Chio.

Tandis que douze délégués choisis parmi les notables « vestus de longues robes de velours cramoysi faictes à l'antique, quatre à quatre sur certaines grosses barques richement tapissées, montent à bord de la galère principale pour saluer l'amiral, celui-ci, en un bref discours, leur fait savoir : « que Sa Hautesse entend néanmoins avec fâcherie que vous êtes membres de la République de Gênes pour laquelle cause nous vous tenons pour suspects et peu zélés à notre service. Si quelque chose de sinistre vous arrive, vous ne devez point vous en prendre à moy, ainsi croire que je fais le commandement de mon Maître ». (J. Giustiniani, Description de Chio. L. IX p. 112-140).

Tandis que les notables sont retenus comme prisonniers, les marins et soldats turcs occupent Chio. Les membres les plus importants de la « Mahone » sont conduits à Constantinople et de là à Caffa, en Crimée. Rapidement, toute l'île est occupée et devient turque.

En juillet 1570, grâce à l'intervention du Sieur de Granterye, Ambassadeur de France à Constantinople, les internés génois de Caffa obtiennent la liberté. Ils viennent s'établir à Constantinople, retournent à Chio ou rentrent à Gênes.

L'île fait désormais partie de l'Empire ottoman. La paix y règne.

En 1681, il y a à Chio, selon l'évêque catholique Sebastiani : 5.000 Latins d'origine italienne, 5.000 Turcs, 5.000 Israélites et 4.500 Grecs orthodoxes.

L'île est riche. La meilleure partie de la population se compose encore de familles d'origine génoise. Ce sont encore les Génois qui occupent de belles maisons, recouvertes de tuiles rouges et entourées de grands jardins, pleins d'orangers et de citronniers. Les Ottomans, toujours tolérants, ne voient aucune raison pour empêcher les manifestations religieuses, les processions à travers les rues et même encore la bannière de St. Georges.

Chose curieuse : bien que les personnes cultivées parlent et écrivent l'italien, les offices religieux catholiques comportent des chants en langue grecque. J'ai vu aussi des missels imprimés en grec avec caractères latins. C'est ce qu'on appelle « Ta Frangochiotika ». Prenons exemple d'un hymne de la Résurrection. Il dit :

« Pedhia kè korès tis Sion

« O vasilefs ton ouranon

« Simera anesti ek nekron. Alleluia !

« Mian kiriakin tachi, tachi

« **Salome ke Maghdalini**

« **Il than na lipsun to cormi. Alleluia** ».

*

Du XII^{ème} au XIX^{ème} siècle, avec la langue grecque et la langue turque, on parlait et écrivait l'italien dans toutes les îles de l'Archipel, les côtes de l'Asie Mineure, les villes d'Istanbul et d'Izmir. L'italien servait aux relations diplomatiques, sociales et commerciales. Il était employé comme langue essentielle par tous les gens bien éduqués.

De nombreux ambassadeurs français, britanniques, néerlandais et presque tous les drogmans des missions étrangères ainsi que ceux de la Sublime-Porte, se servaient de l'italien dans leurs rapports. Quelques Grands Vizirs même connaissaient bien l'italien.

Dans son remarquable ouvrage « *Il Palazzo degli Ambasciatori di Venezia a Constantinopoli* » (Page 246), M. Tommaso Bertelè rapporte :

— L'ambasciatore francese De la Vigne, in una lettera da Adrianopoli dell'8 febbraio 1557 scrive : « Le jour mesme de mon arrivée, je commencay a dresser et mettre en italien mes mémoires affin de les proposer le plus tost qu'il me serait possible au G. S. et scavoit la dessus son intention (Charrière II, 376). Gli ambasciatori imperiali adoperano il latino e l'italiano che veniva poi tradotto in turco dal dragomanno, per parlare col pascia nel 1567 (Itinerario Pigafetta già cit. p. 998). Il marchese di Nointel scrive al gran vizir in italiano nel 1672 (Galland I, 66, 147). Sir John Finch redige pure in italiano i suoi discorsi per la visita al « kaimacam » nel 1674 ed al Sultano nel 1675 (Abbot op. cit. p. 21, 145). In italiano fu redatto il trattato di Kùçük Kainargi fra la Turchia e la Russia nel 1774. Tali esempi si potrebbero facilmente moltiplicare ».

En 1630, on apprend par certains voyageurs cités par M. Tommaso Bertelè que « pendant le Carême, on prêchait à l'église de St. François de Galata, journellement en italien, qui est le langage ordinaire de ceux du Ponant en Turquie. Deux siècles plus tard, le chapelain anglais, Walsh, fait la même observation : « The only language of Western Europe spoken by the natives of Turkey is Italian ».

Je trouve enfin dans l'ouvrage de M. Philip P. Argenti, « *The occupation of Chios by the Venetians (1694)* », un protêt rédigé par Conrado Haemrath, du Consulat de la nation hollandaise, au nom des capitaines hollandais Frans Bernard et Agge Soutmeeter, contre le capitaine anglais George Littlefair, rédigé en italien.

Dans un autre ouvrage de Philip P. Argenti, je relève des rapports de M. Pezzer, consul de Prusse à Izmir, adressés au baron von Milititz, Ministre de Prusse à Constantinople, rédigés aussi en italien.

*

En septembre 1694 — vingt-huit ans après la conquête de Chio par les Ottomans, la tranquillité de l'île va être troublée par de nouvelles entreprises guerrières.

Cette fois, ce ne sont plus les Génois, mais leurs intrépides antagonistes, ennemis de l'Empire Ottoman : les Vénitiens.

Antonio Zeno, Capitan Generale da Mar, jaloux des lauriers de Morosini, se lance dans une imprudente expédition contre Chio et arrive à y débarquer ses troupes le 29 septembre 1694.

Les familles italiennes de l'île : les Grimaldi, les Fornetti et ce qui restait des Giustiniani écrivirent une lettre de félicitations à l'Amiral de la Sérénissime République. Cette lettre tomba entre les mains des Grecs qui la firent voir aux Turcs.

Les Italiens ne nièrent pas. Ils se défendirent seulement en disant que les noms des Grimaldi, des Giustiniani, des Fornetti qu'elle portait n'étaient pas les signatures des chefs de ces familles, mais : « de petits enfants de sept à huit ans, qui ne comprenaient rien à ce qu'ils écrivaient ».

Le Sultan Ahmed fut saisi d'une colère terrible. Il avait alors à son service un renégat écumeur de mer dont on ignore encore le véritable nom et qui était craint dans tout le Levant sous le sobriquet de Mezzomorto. Il lâcha ce corsaire sur les Vénitiens et les Latins de Chio.

L'état-major vénitien qui éprouvait déjà de grandes difficultés, se trouvant loin de ses bases, dépourvu de vivres et d'argent, avait aussi admis à bord des galères des épouses légitimes et des courtisanes. A Chio, on donnait des bals masqués dans une ancienne mosquée. On organisait des courses de taureaux et on essayait de

faire figure de vainqueurs.

Antonio Zeno alla à la rencontre des Turcs à la hauteur des Spalmadores, la bataille ne tarda pas à tourner à l'avantage des Turcs (19 février 1695). Le capitaine extraordinaire des navires : Priuli, l'amiral Nicolo Pisani furent tués. Les Vénitiens eurent 465 morts et 603 blessés. Ils furent contraints d'évacuer Chio.

Les Turcs reprirent la possession de l'île. L'archevêque Mgr. Balsarini s'enfuit à bord des galères de Zeno et la plupart des familles catholiques de Chio s'embarquèrent avec lui. Le « séraskier » condamna à la pendaison Pietro Giustiniani, Antonio Francesco Draco, Domenico Stella et Giovanni Castelli.

Le Sultan Ahmed déclara que tous les catholiques de Chio seraient mis à mort ou envoyés aux galères. Cependant, son successeur révoqua l'ordre d'extermination, mais il décréta que l'Église latine de Chio avait cessé d'exister. Les Latins durent renoncer à leur croyance et se faire Grecs (C'est pourquoi, de nombreux Grecs d'aujourd'hui, portent des noms italiens).

Ceux qui ne se convertirent pas, se réunissaient dans une chambre du consulat de France, transformée en chapelle et les Turcs respectèrent le drapeau français.

Ce ne fut que vingt-cinq années plus tard, en 1720, que l'Ambassadeur de France auprès de la Sublime-Porte put obtenir l'autorisation de faire reconstruire la cathédrale de St. Nicolas, mais il était trop tard, l'influence latine était morte à Chio et de très nombreuses familles catholiques de l'île s'étaient établies à Izmir, à Istanbul, en Italie.

Rentré à Venise, le Capitane Generale da Mar Antonio Zeno dut se défendre devant un tribunal militaire.

J'ai été à Chio pour connaître les origines, les ramifications des familles italiennes établies en cette île et venues de Chio en Turquie. Comme l'unique source de renseignements se trouvait être les archives de l'Archevêché Catholique de l'île (celles des notaires ayant été dérobées ou dispersées), j'allai frapper à la porte de l'Archevêque Catholique, Monseigneur Charikiopoulo.

C'était un prélat charmant qui me réserva un très cordial accueil. Après avoir entendu mon exposé sur le but de mon voyage, il me dit :

— « Lorsque je suis venu à Chio j'ai trouvé ici à l'archevêché un grand nombre de sacs contenant de gros volumes d'archives. J'avais auparavant travaillé à la Bibliothèque du Vatican. Je me suis mis à l'œuvre. J'ai classé les registres, numéroté les documents. Vous pourrez donc les consulter à l'aise. Voici les volumes contenant les actes de baptême, ceux des actes de mariage, ceux des actes de décès et puis des registres contenant copies de certificats divers émis par mes prédécesseurs.

Venez à n'importe quelle heure les consulter. Tout est à votre entière disposition. Quand commencez-vous votre travail ? »

— « De suite, Monseigneur, si vous me le permettez ».

Les registres de l'Archevêché de Chio pour les baptêmes, les mariages et les décès, partent de l'année 1500.

N'oublions pas cependant que la flotte de l'Amiral Vignosi avait conquis Chio en 1346, que la nouvelle Mahone, amenant à Chio de nouveaux Génois, avait été constituée en 1373 et que déjà, depuis 1125, des Vénitiens, des Génois et des Pisans se trouvaient à Chio.

Il n'est plus possible de trouver les traces des familles italiennes établies à Chio avant 1500, si ce n'est dans les archives des villes de Gênes, de Venise et de Florence. Les registres et documents des notaires de Chio (et parmi les notaires, on signale des de Portu et des Vegetti) ont été égarés. Il ne reste que les registres de l'Archevêché que m'offre Monseigneur Charikiopoulo.

Des notes de son église, j'ai relevé les noms suivants, noms dont la plupart nous sont encore bien familiers aujourd'hui tant à Istanbul qu'à Izmir.

A noter que les noms que je vais citer, ne sont pas exclusivement des noms d'Italiens. Les églises de Chio inscrivait TOUS les catholiques, indépendamment de leur nationalité. Bientôt, je mentionnerai les noms des familles purement italiennes et aussi l'origine de certaines de ces familles.

Commençons cependant par la liste générale des catholiques de Chio, inscrits dans les registres des baptêmes, mariages et décès, à partir de l'an 1500.

Nous trouvons les familles :

Dandoria, Fillipazzo, Stuzzi, Soma, Stieповich, Salacha, Simian, Sirigo, Agius, Aslan, Bragiotti, Badetti, Blanchet, Brazzovoli, Bartelemy, Copelo, Colaro, Corpi, Calavassi, Carneri, Dellatola, Della Suda, Datodi, de

Marchis, de Campis, d'Andria, d'Isidoro, Delenda, Forte, Foscolo. Guidotti, Gamba, Gabala, Gandolfo, Jancovich, Locatelli, Marcopoli, Millio, Manusso, Magnifico. Matera, Macrioniti, Missir, Nomico, Negreponte, Orsini, Oggireo, Psalti, Pipino, Pasqua, Petrovich, Privilegio, Pelous, Préve, Russo, Reggio, Rostant, Renouard, Rialdi, Santi, Sperco, Schiavo, Soma, Scotachi, Schinizza, Stuzzi, Salvago, Sirigo, Timoni, Tubini, Thalassino, Trico, Vernazza, Vegetti, Velasti, Vidale, Vido, Vuccino, Vitali.

En 1681, l'Abbé G. B. de Burgo, de passage à Chio, donne dans son ouvrage « Viaggio di cinque anni » une grande liste des « Famiglie vecchie genovesi restate in Scio cattolici romani ». Voici cette liste :

Alessi	(Filippucci)	Parodi (non Palodi)
Argiroffi	Fitilli	Pascarini
Balli	Fornetti	Pigri (non Pigni)
Balzarini	Frandalisti	Pisani-
Banti	Galiani	Portofino
Barbarini	Gambiaccio (non Tambiaccio)	Pretti
Baselisch	Garchi	Ralli (non Ralchi)
Bavastrello	Garetti	Rastelli
Borboni	Garpa	Reccanelli
Bressiani	Giavanini	Rendi
Brissi	(Glavanini)	Remoti
Calamata	Giudici	Reponti
Cametti	Giustiniani	Rochi
Caravi	Graziani	(Rocca)
Casanova	Grimaldi	Rubei
Castelli	Leoni	Salvago
Compiano	(Lomachi)	Sangallo
Condostavli	Longhi (non Donghi)	Serini (non Sereni)
Coressi	Machetti	Serra
Corpi	Macripodi	Soffetti
Damalà	Mainetti	Spinola
D'Andria	Maloni	Stella
Dapei	Mamabri	Testi
De Camilli	Marcopoli	(Testa)
De Campi	Marneri	Timone
Della Rocca	(Maineri)	Tubini (non Tabini)
De Marchi	Massimi	Valaperghi
De Portu	Montarussi	Vegetti (non Vegesti)
Devia	Moscardito	Velati (non Velasti)
Domestici	Motacotti	Vernati
Doria	(Montacuti)	(Vernazza ?)
Facci	Moroni	Viviani
Filipazzi	Ottaviani	

J'ai signalé qu'à part les registres des baptêmes, des mariages et des décès, il existe à l'Archevêché de Chio des copies de certificats, des attestations et des documents où l'on peut trouver les origines des familles italiennes.

J'ai puisé dans ces certificats de nombreux renseignements.

La famille Corsi provenait de la Corse. Des Vegetti provenant de Gênes s'étaient distingués durant la prise de Caffa. Ils étaient venus s'établir à Chio en 1475.

Les Giudici venus de Gênes sont signalés comme étant d'origine noble. Les Reggio, nobles aussi, étaient

venus de Gênes en l'an 1360.

La famille génoise Castelli, d'ancienne noblesse, est venue à Chio en 1360. Les Coressi sont venus de Gênes, les de Portu de Sardaigne. Les de Portu se passaient la charge de notaires à Chio pendant 300 ans.

Les Bragiotti, nobles de Venise, avaient été à Milano d'abord, puis à Corfou et après à Chio. Ils ont quitté Chio pour s'établir à Izmir et Istanbul vers 1800. Les Vernazza sont d'origine génoise, les Tubini également. Les Casanova, Coressi, Testa, Guglielmi, Filippucci, Datodi, Pangali, d'origine génoise, Velasti, Sarde, De Santi, Raffaelli, d'origine génoise, les Guglielmi, Mangubi, Dapei, Gallici, Minetti, Badetti, sont aussi, comme naturellement les Giustiniani d'origine génoise.

Grâce aux registres des églises catholiques, il n'est guère difficile d'établir des arbres généalogiques. Pour ce qui concerne les ancêtres en Italie, des bureaux généalogiques se chargent du travail.

Les Aliotti viennent de Florence. Ils ont eu comme ancêtres ennoblis des procureurs de la Commune de Marsala. Puis on les rencontre à Messine de 1567 jusqu'en 1678 et à Chio en l'an 1682. Le premier Aliotti venu à Izmir en 1822, est Niccolo Aliotti, fils de Filippo et de Lavinia Castelli, né à Chio le 21 Mai 1740. Il avait épousé Francesca Guiducci.

Le premier d'Andria venu de Sardaigne à Chio en 1565, s'appelait Pantaleone. Il existait deux familles D'Andria à Constantinople, en l'an 1634.

Dans un ouvrage en langue grecque intitulé : « Istorìa tis Chio, Istoriki topographia kai Genealogia », de Georgio I. Zolota, publié à Athènes (Tipoi H. D. Zakelarioi 1923) nous trouvons encore une liste des Familles étrangères de Chio (Gheni Xena). Cette liste donne les noms suivants accompagnés d'informations puisées surtout dans les archives et tout particulièrement des « Origine delle Fam. di Gen. Categ. VI Olivieri Cart » .ecs XVI.

Voici cette liste :

Adorni (Adorni Giustiniani), Arangi Giustiniani, Argenti, D'Andréa, d'Andria, Barbieri (1585), Bavestrelli, Banco (Giustiniani), Boggiani, Borcheri, Bolla, Bolgaro, Borghesi (1616), Bozzolo, Bustarini (entre 1300 et 1500), Caivi, Campanarii, Carmadino (1630), Campi (Giustiniani), Camogli, Canilla, Caccari, Calamari (1607), Casanova (di) (1088-1188), Castelli del Castello ou de Castro, Chiavari (di) (1606), Cicinia, Cicala ou Cigala (1246-1256), Cogorno (1580), Contarini Giorgio (1785), Cosadino (1633), Coralli, Cornaro, Coronati, Cortesi, Coressi, Dalla. (di) (1610), Damala, Dara (di), D'Alba (1602) Da Corone (1612) Dapei (1606), Dapei (ditto Dragasi) (1637), Da Plebe Michele (1580), De Canea Antoni (1613), Della Croce (1583), De Christiani Raffaele, De Dieci Stamati (1588), D'Engris Ioannes, Della Grammatica Domenico (1625), De Lardo, De Marchis Stefano (1621), De Orcu Michele (1706), De Portu Nicola (1608), Della Suda Nicole (1608), Della Fossa Galli (1606), De Via (1365), D'Arde di Terio Giov Giuseppe (1650), D'Isidori (Isidoro) (1704), Doria, Draghi et Draco (1300-1500), Draperis, Facci di Spezia (1180), Facha da Ponente, Falamonica, Falco (1518), Flieri Nic. (1630), Fieschi de Flisco, Fieschi da Caneto, Flacci (1662), Flischi, Foo de Chiavari, Fornetti (Giustiniani) de Pontemoli, Franchi, Galliani, Garetti, Garibaldo (1583), Gentile, Ghisi (1605), Giustiniani, Glavanini de Bisagno, Grilli (1150), Grimaldi, Giudici, Agost, Gist, Guarnero, Giudici (famiglia nobile del Ganduzio) (1245), Giuducci, Gri, Lecce Mainetti Nicolas (1612), Andra (1702), Mamuca (delle Torre), Mano Montaldi de Montalto (1431), Brili (branche des Giustiniani) (1694-1795), Mentone, Minotti, Mori della Piazza Lunga (1100), Margone, Merelli, Negri Negrepointi (1601), Pagano (1512), Pamazzi de Savignone et Nervi (1584), Palavania (1683), Pallavicini, Palodi, Pangalo, Pasqua, Pateri (1616) (Famiglia nobile del Ganducio), Pignatelli (1258), Rapallo (de) Ré (1500) Recanelli (Giustiniani) (1365), Rendi, Reneri (1605), Retsani de Sestri Ponente (1610), Risi ou Rizzi (1576), Ritti ou Ricci, (nobile étant cit. Genovesi) (1090-1230), Rocca (della) Giustiniani, Rubbéo, Salvaghi (potente et illustra famiglia) (1625), Scaroni, Scardonno (1612), Scrini, Serbi ou Zerbi, Sepsi (1660), Seyscufichi (1267), Tabacco ou Tobacco (1210), Tasliri, Tubini Francesco (medico), Vacchari, Varese, Varigotti Veggieti, Velasti (1642), Vernaccia, Via, Vitali, Zerlenti (1785).

Dans son « Voyage pittoresque de la Grèce (1752-1817) », le Comte de Choiseul Gouffier, Ambassadeur de France auprès de la Sublime-Porte, écrit :

— « Chio est la ville du Levant la mieux bâtie. Les maisons construites par les Génois et les Vénitiens ont une élégance et des agréments qu'on est étonné de rencontrer dans l'Archipel ».

Que faisaient ces Italiens de Gênes et de Venise à Chio ? Ils exerçaient les mêmes professions et les mêmes métiers que ceux qui vivent en Turquie présentement. Ils étaient banquiers, exportateurs, importateurs,

armateurs, médecins, avocats, agents maritimes, courtiers et bien souvent avaient aussi des charges honorifiques comme : Consuls honoraires, Agents consulaires des puissances européennes. Enfin, il y en avait un bon nombre occupés à l'administration de l'île ou qui avaient des fonctions ecclésiastiques.

CEUX DE TINOS

Tinos fut conquise en 1207 par Andrea et Yeremias Ghisi, gentilhommes vénitiens ayant pris part à la IV^{ème} Croisade.

Le fils aîné d'Andrea Ghisi, Barthélémy 1^{er}, le remplaça comme gouverneur de l'île en 1259. L'île subit de grandes destructions lorsqu'elle fut assiégée par le fameux amiral aragonais, Ruggiero di Lloria qui avait envahi les côtes de la Grèce et de nombreuses îles en 1302.

Barthélémy 1^{er}, mort en 1302, fut remplacé par son fils unique, Georges 1^{er} Ghisi, qui frappa de la monnaie d'argent portant son nom. Son fils Barthélémy II le remplaça. A sa mort, en 1341, son fils Georges II lui succéda. En 1352, Georges 1^{er} Ghisi mourut héroïquement dans la bataille près de Céphise contre les Catalans. Ce fut Barthélémy III qui prit le pouvoir, puis son fils unique, Georges III, en 1384, qui désigna Venise comme héritière de ses possessions ; les habitants de Tinos eux-mêmes lui ayant formulé ce désir.

Le premier Recteur délégué par Venise fut Nicolas Vincivera. Le 27 mai 1397, une galiotte vénitienne fut désignée pour la garde des îles de Tinos et Mykonos afin de les défendre contre les Turcs. Les Tiniotes — comme l'écrit la Grande Encyclopédie Hellénique, étaient très attachés à la République de Venise.

En 1407, le recteur de Tinos fut un noble Vénitien, nommé Marco Vembo. Il fut remplacé à sa mort par Zabbachi Quirini.

En 1570, Francesco Coronello, gouverneur du duc de Naxos, le fameux Joseph Nazi, Israélite, se trouvant à Andros et ayant appris que Tinos souffrait du manque de vivres, poussa les Turcs à occuper l'île. On raconte que Coronello envoya au Sultan Sélim un tableau représentant un beau jardin au milieu duquel se trouvait un arbre chargé de fruits et qu'il écrivit au Sultan :

« Le jardin représente les Cyclades qui appartiennent toutes à Votre Majesté, sauf cet arbre qui est Tinos ». Sûr de l'approbation du Grand Seigneur, il invita l'amiral Piali Pacha à occuper l'île vénitienne.

Malgré un débarquement de 8.000 soldats, le recteur Yeronyme Paruta, à la tête de la population entière, réussit à sauver l'île.

Le 5 juin 1715, le fameux capitaine turc, Djanoun Hodja Pacha, commandant une puissante flotte composée de 45 navires et de plusieurs bâtiments de transport, fit débarquer à Tinos 25.000 hommes. Les Vénitiens et les Tiniotes retirés dans la forteresse, durent capituler. Il leur fut permis, ainsi qu'à leurs familles et à la garde de l'intendant spécial de sortir de la forteresse, le drapeau déployé, tambours battant et d'emporter avec eux leurs armes et bagages. Sur leur demande, ils furent transportés à Monemvassiss, sur deux navires cédés par l'île de Mykonos

La prise de Tinos après 507 ans d'occupation vénitienne, causa une impression douloureuse à Venise. On rapporte que l'intendant spécial de l'île, Bernardo Valvi, accusé d'avoir été corrompu par les Turcs, fut cité devant un tribunal militaire et condamné à mort en avalant de l'argent bouillant.

Au moment de la conquête de l'île de Tinos, selon l'historien Ferrari, on comptait 15.000 habitants, dont la majeure partie professait le dogme catholique. Pour cela, Tinos était aussi appelé « l'île du Pape ».

Les familles de Tinos, venues à Istanbul, et à Izmir, sont :

Alberti, Albertini, Alibranti, Amirali, Amuri, Andriotti, Aperio, Armao, Armacolo, Balari, Betti, Bon, Bonaso, Barcelione, Brescian, Bretti, Cardanizzi, Collaro, Contofrio, Corinthio, Catazas, Catachi, Cancelier, Crescenzio, Critico, Cuculla, Daremi, Datodi, Daveroni, Dellagramatica, Dellatola, Derossi, Diascuffi ou Descuffi, De Ruggieri, Filippucci, Fonso, Foscolo, Gabinelli, Chisi, Ghisi, Grimani, Langada, Laurentium, Levantino, Longhi, Luvari, Maurizio, Marcoissi, Moreno, Mudazzo, Mugetti, Negroponte, Paléologue, Paganelli, Pallamari, Paruta, Pasquali, Pateri, Perpignani, Petrodossi, Preguglielmo, Prelorenzo, Rigo, Rota, Ruggieri, Rostand, Sclavo, Sigala, Scutari, Scordialo, Spadaro, Vidal ou Vitali, Vido, Ventura, Vulgo, Vuccino, Zaloni.

Parmi les principales familles qui émigrèrent de Venise à Tinos, figurent les suivantes :

Armacolo, Negreonte, Perpignani, Pallamari, Descuffi, Spadaro, Volgo, Foscarini, Mugetti, Ballari, Gabinelli, Cotachi.

La famille Negreonte émigra de Venise à Tinos vers la fin du XV^{ème} siècle et s'établit au Borgo Sant'Elena.

Une branche de la famille Descuffi émigra entre 1450 et 1520 à Tinos et s'établit à Lutro. On voit encore aujourd'hui les vestiges d'une maison ayant appartenu à la famille Descuffi et portant les armoiries de cette famille : « Lionceau tenant un sceptre et portant une couronne de comte ».

La famille Descuffi participa pendant plus de 150 ans avec la famille Foscarini au gouvernement de Tinos. Un de ses descendants, le médecin Jean-Baptiste Descuffi remplit de 1849 à 1854 les fonctions d'Agent Consulaire de France à Tinos et de 1855 à 1860 celles de Vice-Consul du Royaume des Deux-Siciles. Jean-Baptiste Descuffi est le grand-père de l'Archevêque d'Izmir : Mgr. Joseph Descuffi.

D'un testament conservé à l'« Archivio di Stato » de Venise, il appert que le Comte Antonio De Scuffi épousa la Comtesse Vittoria Muazzo. Ledit testament est daté de 1723. La famille Muazzo, patricienne de Pola, émigra en Crète, où de très importants fiefs lui furent concédés par le Doge Mocenigo.

A propos des familles d'origine de Venise, Charles Diehi dans son ouvrage sur « **Venise** », écrit : (Page 58).

« Tel était, dans tout l'Orient, le prestige de la cité de Saint Marc qu'être citoyen vénitien, était chose aussi glorieuse et aussi profitable que jadis, dans l'Orient antique, être citoyen romain »

CEUX DE SYRA

Marco Sanudo, neveu d'Enrico Dandolo, doge de Venise, conquiert Naxos en 1204-1205. En 1206-1207, il occupe militairement les îles de Paros, Antiparo, Amorgo, Melo, Syra, et il obtient en 1207 de l'Empereur Henri de Flandres (1205-1216), le titre de Duc de l'Archipel.

De Naxos, Marco Sanudo dirige ses expéditions contre Smyrne, la Crète, Salonique. Il meurt en 1230. Ses successeurs : Angelo 1227, Marco II 1262, Guglielmo II 1303, ses fils Nicolo 1er 1323, Giovanni 1341, gouvernement avec le titre de Ducs de l'Archipel : (Fortherngham : « Marco Sanudo, Conqueror of the Archipelago.-Oxford 1913 »).

Nous trouvons des familles catholiques d'origine italienne à Syra depuis l'an 1204. L'île de Syra fut aussi appelée « l'île du Pape », car la majorité de ses habitants était catholique.

Ermanno Armao, dans son bel ouvrage « In giro per il Mar Egeo con Vincenzo Coronelli (Leo S. Olschki, Éditeur, à Florence, 1951) cite d'après Hoffmann, les chiffres suivants :

En 1621 (rel. de l'évêque Marchio) 3939 Latins, 70 Grecs.

En 1667 (rel. Mons. Sebastiani) 4.000 Latins, 100 Grecs.

En 1687 (Coronelli. Isolario) 5.000 Latins, 100 Grecs.

En 1700 (rel. évêque Giustiniani) 2.860 Latins, 121 Grecs.

De nombreux esclaves latins échappés des navires turcs et réfugiés à Tinos, étaient dirigés à Syra par les gouverneurs vénitiens de Tinos, désireux de maintenir de bonnes relations avec les Turcs. « Nous savons, rapporte Ermanno Armao, que la majorité des habitants de Syra était d'origine italienne, car dans la statistique de 1624, sur 80 noms enregistrés, 50 étaient des noms italiens et 30 des noms grecs.

En 1537, sous le règne de Soliman le Magnifique, l'île de Syra est conquise par les Ottomans Avec Syra, plusieurs îles se rendirent à la première sommation des Turcs, soit faute de moyens de résistance, soit par la terreur qu'inspirait le nom seul de Hayreddin Barbaros.

Syros, Patmos, Mio, qui appartenaient à la famille Pisani, Stampalia, possession des Quirini, furent occupées par les Turcs à la même époque.

Voici quelques noms de familles d'origine italienne de Syra :

Barotzi, Bajeggio, Brindisi, Bello, Brest, Cocco, Corneri, D'Argenti, Dapolla, Della Rocca, Della Croix, Da Corogna, Dalegio, Damoffli, Durezza, Della Suda, de Mattres ou de Matta, Capella, Contarini, Cuculla, Cicala, Cozzadini, Francopoli, Gasperi, Girardi, Gizi, Irintezi, Lastik, Loredano, Lombardi, Malallogie, Marengo, Marinelli, Pinto, Pratura, Sigalas, Tubini, Privilegio, Vacandio, Vartaliti, Vasel, Vitali, Vuccino.

CEUX DE NAXOS

Voici les noms des familles d'origine italienne à Naxos :

Barocci, Crespi, Calvi, Dellarochi, Malatesta, Sforza - Castri, Sumaripa, Delenda et Grimaldi. (Les arbres généalogiques des familles : Grimaldi et Delenda — dont C. Delenda, représentant du Doge de Venise en 1450, se trouvent dans : « **Chronique Gréco - Romanes** », de Karl Hopf. Berlin, 1876).

CEUX DE SANTA IRINI

SANTORIN

A Santorin (de Santa Irini) occupée par les Barozzi de Venise en 1207, nous trouvons les familles : Gozzadini de Bologne, les Pisani et les Fumelli de Venise.

M. François Fumelli signale :

Les Crispi, arrivés en 1400, Casadini, arrivés au XIV^{ème} siècle, Syrigo, arrivés au XIV^{ème} siècle, Dargenta, arrivés au XIV^{ème} siècle, Dacorogna, arrivés en 1508, de Cigala, arrivés au XV^{ème} siècle, et les Fumelli, arrivés au XV^{ème} siècle. Léonardo Fumelli, venu de Venise, épousa Flora Dargenta.

Il signale encore des familles Delenda, originaires d'Espagne, Sanoudo, Chigi, Barozi, Alby, Pinto (originaire du Portugal), Barbarigo, Preca, Damigo, Danesi, Acyla, Alafuso, Soroto, Murat, Spartali, Santantoni, dont on peut trouver les arbres généalogiques à l'Evêché catholique de Santorin.

Nombreuses sont les familles de Santorin, venues s'établir à Izmir et à Istanbul.

LES ITALIENS A ISTANBUL

Avant la conquête de Byzance par les Ottomans, nous trouvons dans le « LIBRO DEI CONTI » di Giacomo Badoer, Constantinopoli 1436-1440, quelques noms de familles italiennes de Constantinople.

Ces noms sont relevés de factures dressées par le commerçant vénitien qui écrivait à la première page de son livre de comptabilité « **Al nom di Dio e de bon guadagno, libro di mi Jachomo Badoer del viazo da Constantinopoli nel luogo zunsi a di 2 settembre 1436, mezo zorno. chon le galie chapitania miser Piero Chontarini** » (Compilato dal patrizio mercante veneziano Giacomo Badoer).

Le livre en question a été édité par les soins de Umberto Dorini et Tomasso Bertèle et imprimé par l'« Istituto Poligrafico dello Stato, Libreria dello Stato ».

Voici les noms des Italiens qui figurent sur les factures dressées par Badoer à Istanbul. Je ne cite que les noms de familles connues encore aujourd'hui :

Bon, Draperi, Grimaldi (de) Inperial, Lascari Jorgi, Andronico Sinadino, Maucropoulo, Scoto, Augustin, Lunardo de Grimaldo, Saporta Samuel.

A l'époque de Mehmed II Fatih, le Conquérant, nous apprenons par l'ouvrage du Prof. F. Babinger : « **Mahomet II le Conquérant et son temps** » « 1432 - 1481 », que Giacomo de Languschi et Nicolo Sagundino séjournèrent à Constantinople et firent un voyage qui les mena en Perse, que Gian-Maria Angiolello vécut des dizaines d'années à la cour des sultans ainsi que Téodoro Spandugino. Nous notons aussi que le médecin privé du Conquérant était un Juif italien, nommé Jacopo de Gaeta, qui avait pris le nom de Yacoub Pacha. Nous savons enfin que Mehmed II le Conquérant appela à Constantinople le peintre Gentile Bellini, qui fit le fameux portrait vendu par Bayazid II, fils de Mehmed II, au bazar. Retrouvé à Venise, quelques années plus tard, il passa entre les mains de Lady Mary Evelyn Layard. Il est actuellement propriété du gouvernement britannique.

Citons encore : Benedetto Dei, de Florence, commerçant et, dit-on, espion ; Ciriaco de Pizzicolli, d'Ancone, qui releva des inscriptions lapidaires et des vestiges de l'antiquité en terre ottomane, Gian-Maria Angiolello de Vicence, qui avait été fait prisonnier et qui resta à la cour des sultans. Ses notes, écrit le Prof. F. Babinger, constituent sans doute de toutes les sources occidentales retrouvées jusqu'ici, la plus importante et la plus riche pour la connaissance de la situation en Turquie et des événements des dernières décennies de la vie de Mehmed II ». Pendant trois ans, Angiolello avait été chargé de tenir compagnie au prince préféré, Moustafa Tchélébi.

Angelo Vadio de Cesena, un savant, passa par Constantinople, cependant que des peintres assez nombreux et des médaillistes comme Costanzo da Ferrara, y séjournèrent plus longtemps. Nous ne croyons pas cependant que tous ces Italiens laissèrent des familles à Istanbul.

Au mois d'août 1544, sous le règne de Soliman le Magnifique, le Sieur Jérôme Maurand, qui accompagnait en qualité d'aumônier, Polin, ambassadeur du Roi François 1^{er}, à bord de la galère « La Réale » à Constantinople, relate dans le récit de son voyage intitulé « Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople », qu'il a vu autour et dans les églises catholiques de Péra, des sépultures aux armes des gentilshommes génois suivants : Grimaldi, Doria, Rossechi, Grilli, Palavicini, Gentili, Vivaldi, Giustiniani, Sauli, Marini, Negri, Negroni, Spinola, Catteni, « Et d'autres, dont les noms ne me reviennent pas à l'esprit ».

Dans la *Relazione dello Stato della Christianita di Péra e Constantinopoli*, manuscrit anonyme supposé écrit en 1632, durant le règne de Murat IV (1623-1639), annoté et publié en 1925, par M. E. Dallegio-d'Alessio, nous trouvons dans un chapitre que M. Dallegio appelle «le premier recensement connu des Latins de Constantinople », une liste des personnes formant la « **MAGNIFICA COMMUNITA DI PERA** ».

Cette « Magnifica Communita » se composait de 53 familles. Voici quelques noms de ces familles :

Perone (quatre familles), Forneti (une), Negri (deux), Obiavari (une), Draperis (deux), Navoni (trois), Sansoni (une), Olivieri (une), Brutti (deux), Grilli (une), Cavalorso (une), Salvago (une), Panzani (une), Testa (une), Galante (une), Alessio (une), Patrigo (une), Sanguinezzo (une), Sassi (une), Damarce (une).

Des Testa furent à tour de rôle prieurs ou procureurs, ambassadeurs, drogmans auprès des ambassades. Des Draperis, Perone, di Negri, Grillo d'Andria, Navone et Tarsia furent chargés de l'administration des églises latines à Galata, Beyoglu et à Istanbul. Les membres de ces mêmes familles occupèrent aussi bien souvent la charge de drogmans auprès des Ambassades et Légations étrangères.

LA VIE ET LES DIVERTISSEMENTS DES COLONIES D'ITALIE A ISTANBUL AU XVI^{ÈME} SIÈCLE

Au XVI^{ème} siècle, il y avait à Istanbul des colonies très florissantes de Génois, de Florentins, de Vénitiens et de Pisans.

Les Génois avaient à leur tête un « Podestat », les Florentins et les Pisans un Consul, les Vénitiens un représentant du Doge qui s'appelait « Baili ».

La vie à Galata et à Péra était, aux dires des voyageurs de l'époque, très luxueuse. Un Allemand, rapporte M. Jorga, constatait « qu'à Péra, on trouvait toute espèce de plaisirs et de distractions contre la mélancolie et la tristesse ».

Des mariages étaient conclus entre des personnes appartenant à des confessions chrétiennes différentes. Un Vénitien écrivait à ce propos : « l'homme vit à la franque et la femme à la grecque, d'après les anciennes coutumes et ce sont les raisons pour lesquelles il n'y a jamais entre eux une bonne paix et de l'amour (**Viaggi fatti da Venezia alla Tana**).

A Péra, selon Cursius (Turcograecia) les femmes se couvraient la tête de fils d'or et montraient la splendeur de leurs bracelets, de leurs chaussures dorées et l'abondance des pierres précieuses. L'impératrice d'Allemagne elle-même leur restait inférieure sous ce rapport. On les voyait les jours des grandes fêtes aux banquets plutôt pour être vues que pour manger.

Très peu galant, le voyageur vénitien Raimberti, écrivait au sujet des femmes de Galata et de Péra :

— « Elles sont toutes vêtues honnêtement et bien, mais elles se font une beauté et se fardent le visage de manière peu honnête. Elles n'ont pas la réputation d'être chastes. Celles qui sont mariées sont plus apparentes que belles. Elles dépensent tout ce qu'elles possèdent en costumes et en anneaux dont elles ont plein les doigts. Elles ont sur la tête des parures de pierres précieuses et des couronnes qui sont pour la plupart en pierres fausses.

— « Pour pouvoir porter des bijoux sur la tête, elles placent souvent leur honneur sous leurs pieds ».

*

On donnait alors souvent de grandes fêtes au cours desquelles on voyait réunis autour des bailis et des ambassadeurs des membres de toutes les colonies occidentales de Constantinople. Celles des Florentins et des Vénitiens étaient particulièrement brillantes.

Dans des lettres adressées à des amis à Venise, le fils de l'Ambassadeur Pietro Zen en relate les fastes. Il raconte comment les Italiens établis à Istanbul, à l'époque de Soliman le Magnifique, savaient se divertir.

En février 1524, quelques négociants vénitiens qui avaient fondé une association dénommée « I moderati » et portaient un uniforme vert à boutons d'or, après avoir assisté à la messe en l'église de St. Pierre, à Galata, prenaient part à des banquets comme on en faisait à Venise.

Les Florentins décidèrent à leur tour d'organiser une grande fête. Dans une vaste salle, ils peignirent au plafond un ciel semé d'étoiles dorées, avec le soleil d'un côté, la lune de l'autre, et au milieu les armoiries du Pape Clément VII.

Recevant, torches flambantes en main, leurs invités : l'Ambassadeur de Venise, Aloisi Gritti, de nombreux notables turcs, grecs, pérotes, ragusins, vénitiens, florentins et leurs dames — environ trois cents personnes — ils leur offrirent un dîner somptueux composé de viandes de cerfs, de chevrettes, de paons, perdrix et de nombreux plats doux.

Le repas qui dura quatre heures ayant pris fin, on rangea les tables pour permettre à quelques dames turques (je suppose des Grecques, Arméniennes et Juives) richement vêtues et parées d'exécuter des danses, avec — dit le fils de l'ambassadeur — « des mouvements si lascifs qu'ils pouvaient faire fondre des marbres ». Après ce spectacle, les dames pérotes furent invitées à danser. Puis une comédie fut jouée par une femme et deux vieux personnages figurant la jeunesse et la mort. Cette pièce était fort émouvante. Les danses reprurent jusqu'au moment où un acteur représentant un Ambassadeur du Portugal, se montra avec un géant et deux esclaves enchaînés, évoquant l'occupation récente de Taprobana, l'île de Ceylan.

Cette scène d'actualité fut suivie par une joute de chevaliers. L'Ambassadeur de Venise s'étant retiré,

toujours accompagné jusqu'à la porte par les organisateurs qui tenaient des flambeaux, les danses reprurent jusqu'au matin.

Le dernier dimanche de carnaval, les Vénitiens, à leur tour, offraient une fête, honorée par la présence de leur ambassadeur, d'Aloisi Gritti, « ainsi que du baili florentin qu'on alla chercher », toujours flambeaux en main, à leurs domiciles. Une pièce où figuraient Cupidon et Psyché, fut représentée. Les danseuses turques suivirent, puis vers minuit, trois cents personnes prirent part à un repas arrosé de vins. Malgré, écrit le narrateur de cette fête, que tous les couverts fussent en argent, il ne manqua pas un seul « piron » (fourchette). Le soleil s'était déjà levé, au moment où la fête prit fin.

ÉPILOGUE

Jérôme Fiorentini, Pasquale Soffietti, Antonio Tamblaco et tant d'autres, c'est pour vous que j'ai été à Chio où vos aïeux se sont installés à l'époque où l'Empire de Byzance s'effritait de toutes parts.

Ils étaient venus de Gênes, de Venise, de Pise ou de Florence, gentilshommes et chevaliers, guerriers impétueux, mercenaires, hardis commerçants, marchands ou vilains aventuriers et quelques esclaves aussi, échappés des galères barbaresques.

Ils vécurent là durant des siècles, car dans cette île heureuse, enchâssée dans la mer aux sourires innombrables, malgré les continuelles incursions, les guerres, les avanies, le climat y est doux et le commerce était prospère.

Plus tard, lorsque les Turcs eurent ravi à Venise et à Gênes leurs domaines coloniaux, lorsque — maîtres incontestés du bassin oriental de la Méditerranée — ils occupèrent une après l'autre, toutes les îles de l'Egée, vous tous, les descendants des Génois, des Pisans, des Florentins, des Vénitiens, vous demeuriez encore.

Parce que le Turc est bon, parce qu'il ne s'est montré cruel et despote que pour corriger des sujets insoumis ou réprimer des insurrections.

Parce que, sous l'Empire Ottoman, le droit émanait du Coran, code civil et religieux qui ne pouvait être appliqué qu'aux seuls Musulmans.

Ainsi, la loi, faite pour les croyants, étant droit exclusif, un privilège des Musulmans, tous ceux qui ne comptaient pas au nombre des fidèles de Mahomet, étaient soustraits à la loi ottomane.

Tant en matière civile qu'en matière pénale, ils restaient soumis au régime de leurs lois nationales, à la libre pratique du culte auquel ils étaient attachés.

Jérôme Fiorentini, Pasquale Soffietti, Antoine Tamblaco et tant d'autres, c'est pour vous que je suis venu ici, pour retrouver les traces de vos aïeux, pour me baigner dans l'atmosphère qu'ils respirèrent.

Car vous, je vous ai connus à Izmir, à Istanbul, à Alexandrie. Chio était déjà devenue, pour vos arrières – grand-pères, trop étroite.

Les tremblements de terre, y avaient successivement causé d'irréparables désastres.

Les demeures patriciennes que les voyageurs du XVIII^{ème} siècle ont dépeintes, n'existaient plus, le commerce avait été tué.

Alors, tous ceux qui le pouvaient; partirent, s'établirent dans des villes proches, plus importantes, plus prospères, plus actives.

A Izmir, à Istanbul, vous aviez déjà des parents qui n'avaient pas attendu le grand désastre de 1822 pour transporter leurs foyers et accroître leur fortune. Ils étaient là déjà depuis de nombreuses années.

Dans ces grandes cités de Turquie, ils formaient ce qu'on appelait alors : « **La grande famille catholique** ».

Ils avaient leurs traditions, leurs coutumes, leur langage.

Ils avaient aussi de très belles demeures. A Istanbul, l'« Hôtel International » servait d'habitation à la très nombreuse famille D'Andria.

Les immeubles du Conservatoire actuel hébergeaient les familles Tubini et Nomico.

Mr. Said Naum-Duhani nous rapporte dans Vieilles Gens et Vieilles Demeures, que M. Corpi, fils de Berni, venu de Chio, fut le premier à introduire à Istanbul l'usage des moulins à vapeur. Il habitait la maison Psalty, où

s'imprime actuellement le « Yeni Istanbul » et avait édifié son « Molino » modèle à Bùyük-Ada.

Le palais du Consulat des États - Unis d'Amérique était la maison d'habitation d'Ignazio Corpi. La salle à manger de cette demeure possédait un panneau mural représentant la Sainte-Cène, oeuvre d'un artiste italien.

Tout près, dans le second immeuble de l'ancien **Istanbul Kùlübü**, habitait la famille Tubini. **L'Hôtel de Londres** était la résidence de la famille Glavany.

Pour maintenir des demeures aussi vastes, servant aujourd'hui de résidence à des Ambassadeurs ou d'hôtels capables de loger de nombreux étrangers, les familles des riches Italiens avaient à leur service une multitude de domestiques, de gouvernantes, des instituteurs, des valets et des voitures.

Les dames couvertes de bijoux et de fourrures, s'évertuaient à donner une parfaite éducation à leurs enfants qui, presque tous, allaient terminer leurs études en Europe.

Les Italiens de Turquie — qui, au point de vue strictement légal, sont plus Italiens que ceux émigrés d'Italie, établis aux États-Unis et naturalisés Américains — vivaient dans une large aisance due à leur travail.

Ceux d'Izmir avaient aussi de belles maisons alignées sur les quais, ou bien à Boudja, Karchiyaka et Bornovav.

Je n'oublierai jamais les longues heures passées dans le salon épiscopal de Chio, où, malgré les tableaux des prélats anciens et des Giustiniani, aux traits de Condottieri, on respirait plutôt l'atmosphère d'un modeste presbytère de province. La nièce de Monseigneur Charikiopoulos, qui ressemblait à Bécassine, venait m'apporter sur un grand plateau d'argent du « Glyco », un « Kafedhaki » et un verre d'eau limpide. Un canari s'égosillait en des trilles sans fin ; l'horloge faisait tic-tac. Un chat blanc ronronnait dans un fauteuil. Au milieu de l'assoupissement général, dans le calme et le demi-jour d'un conte d'Alphonse Daudet, Monseigneur Charikiopoulos relevait ses lunettes, ouvrait un gros volume poussiéreux et rejoignait, à travers les mariages et les baptêmes, l'ancêtre d'une famille venue à Chio à la suite de l'Amiral Antonio Zeno « Capitain Generale de Mar », commandant « La Galera Principale » de la flotte de la Sérénissime République.

Lorsque la nuit tombait et que le pieux évêque se retirait pour lire son bréviaire, il me semblait que d'avoir vu s'enchevêtrer en d'innombrables unions tant de noms de familles connues, d'avoir suivi leurs traces anciennes, je revenais d'un lointain voyage où j'avais vécu parmi des vivants, des amis probes, laborieux, fondateurs de familles patriciennes et patriarcales, qui, à travers les années et les péripéties de l'existence, avaient su conserver intactes les vertus des aïeux.

Dehors, l'aveugle tout ridé, en calotte, qui marmottait une prière devant l'église, avait la tête d'un doge déchu de sa puissance. Les vieux que je rencontrais au cours de mes promenades, semblaient revenir d'outre-tombe pour respirer encore une fois la brise parfumée des jardins, d'orangers.

Dans la splendeur rose du soleil couchant, mes yeux fatigués par la lecture des manuscrits, n'apercevaient que des fantômes.

Mais... sur la « Place de la Fontaine »; vivante, joyeuse, comme pour me réveiller, une ronde de fillettes, aux nattes folles, chantait :

Kato sto yialo

Kato sto perivali

Nerandzoula foundoti

Nerandjoula mou hrissi.